

Jean-Luc Pamart, *le paysan des Poilus*

Pascal Chambon

Dans les carrières de l'Aisne et l'Oise soissonnaise où ils se « reposaient » à proximité des tranchées, en particulier autour de Vic-sur-Aisne, les soldats de la Grande Guerre ont laissé un exceptionnel patrimoine : graffitis, blasons, bas-reliefs et même d'étonnantes chapelles... Mais les nombreux pillages entraînent détérioration et disparition de ce fragile patrimoine. C'est pourquoi quelques passionnés créèrent le 17 avril 1986, *l'Association pour l'inventaire et la préservation des sites alias Soissonnais 14-18*. La cheville ouvrière de l'association, l'homme qui l'incarne, est un agriculteur, Jean-Luc Pamart, auto-surnommé « Le paysan des Poilus » d'après l'ouvrage qu'il publia en 2004 et qui le fit connaître au-delà de ses terres picardes... Sans lui, l'auteur de ces lignes se serait senti aveugle lors de sa première visite sur le plateau de Confrécourt, commune de Nouvron-Vingré (Aisne), haut lieu des combats de septembre 1914, tout particulièrement pour plusieurs régiments ligériens.

L'homme de la terre

Jean-Luc Pamart est né en 1951 à Soissons et a grandi dans le Soissonnais avec ses deux sœurs dans la ferme familiale de Berny-Rivière. Fils et petit-fils d'agriculteur, il a hésité entre études d'histoire et agriculture jusqu'à l'âge de 18 ans. Enfant déjà, il avait eu pour livre de chevet un ouvrage offert par son médecin de famille. Ce journal d'Albert de Bertier de Sauvigny racontait au jour le jour le conflit dans la région : le jeune Jean-Luc ne peut alors imaginer qu'il mettra, adulte, ses pas dans ceux des combattants de la Grande Guerre. En attendant, il fait des études d'ingénieur agricole puis part deux ans comme coopérant en Algérie. En 1980, il reprend l'exploitation de la ferme familiale de Berny-Rivière. Aujourd'hui, il exploite les 250 ha de la nouvelle Ferme de Confrécourt sur le plateau, propriétés de la famille de Croix, plus 220 ha dans la vallée de l'Aisne dont il est propriétaire. Ces bonnes terres fournissent à profusion blé, betteraves et pommes de terre.



Ces terres du Plateau ont été défrichées au IX^e siècle par des moines bénédictins dépendant de Saint-Médard-de-Soissons. Les moines édifient également la Ferme de Confrécourt sur le rebord du plateau, fortifiée au cours du Moyen Âge : elle fut âprement disputée en 1914. À la même époque, les carrières de calcaire sont intensément exploitées pour bâtir, entre autres, les magnifiques édifices religieux de la région comme la cathédrale de Soissons ou l'abbatiale Saint-Jean-des-Vignes dans la même ville.

La Ferme de Confrécourt

Les carrières qui se succédèrent ici de l'époque romaine jusqu'à l'époque moderne ne pouvaient imaginer que leurs excavations serviraient d'abris aux combattants du premier conflit mondial. Ces *creutes* sont une spécificité du Soissonnais ; à l'est de Soissons, la plus connue est la Caverne du Dragon sur le Chemin des Dames.



Peu après son arrivée à Confrécourt, Jean-Luc Pamart a voulu faire découvrir à son épouse les *creutes* dans lesquelles il jouait enfant. Il tenait en particulier à lui montrer la carrière du 1^{er} zouaves dans laquelle figure une Marianne sculptée par un Poilu. Découvrant que des pillards avaient entaillé le contour de la sculpture afin de l'emporter, il décida alors de protéger le patrimoine iconographique hérité de la Grande Guerre dans sa région.

Élèves du lycée Saint-Paul-Forez (Montbrison)
écoutant Jean-Luc Pamart (à droite sur la photo)
à l'entrée de la Carrière du 1^{er} zouaves

Longtemps, Jean-Luc Pamart n'a pas vu les cimetières qui parsèment la région : *Je les ai regardés sans les voir* alors qu'aujourd'hui il se dit hanté par les soldats de la Grande Guerre depuis qu'il a repris l'exploitation de la nouvelle Ferme de Confrécourt : *Je suis parti à la recherche de tous les soldats ensevelis sur la terre de Confrécourt*. Un événement déterminant s'est produit au printemps 1999. Alors que des scouts versaillais participaient à l'entretien des lieux de mémoire de 14-18 à Confrécourt, l'un d'eux découvrit un brodequin dans un trou près de l'ancienne ferme. Puis trois autres chaussures sont apparues... puis un premier corps. La gendarmerie locale comprit rapidement que ces restes humains ne relevaient pas d'un crime récent... Jean-Luc Pamart et son équipe furent chargés de les dégager. En six week-ends, onze Poilus furent exhumés de leur fosse commune. Vingt-deux sacs furent patiemment remplis, la moitié pour chacun des squelettes, l'autre pour les effets personnels. Quelque temps plus tard, quelle ne fut pas la stupeur de Jean-Luc Pamart de voir deux employés du service des sépultures s'ingénier à tasser les sacs d'ossements afin de tous les faire rentrer dans le coffre de la *Fiat Uno* du service... Selon ses propres mots, Jean-Luc Pamart fut écoeuré par cette scène. Les pauvres restes étaient ceux de Poilus tombés lors des terribles combats de septembre 1914 sur le plateau. Seuls deux furent identifiés grâce à leurs plaques, l'un du 216^e de Montbrison était originaire de l'Allier, l'autre du 64^e bataillon de chasseurs à pied, d'Ardèche. Quelque temps après, le neveu de ce dernier soldat – Charles Quinson – téléphona à Jean-Luc Pamart : *Vous avez retrouvé tonton !*

La Grande Guerre se rappelle souvent au souvenir des vivants. Aux morts surgis ponctuellement de la glaise s'ajoutent les multiples engins de guerre qui réapparaissent fréquemment : « queues de cochon » porteuses de barbelé crevant les pneus de tracteurs, débris de Lebel ou de Mauser, billes de shrapnels etc. Les plus dangereux sont bien sûr les projectiles non explosés. Un voisin de Jean-Luc Pamart fut tué un jour par l'obus qui explosa sous le feu chauffant sa gamelle ! Parfois, dans le silence du plateau, on entend le sifflement d'un obus à gaz qui libère sa mortelle chimie cent ans trop tard... De même, il faut veiller à repérer la grenade encore opérante qui s'est glissée au milieu de la récolte de pommes de terre.

Les lieux il y a un siècle

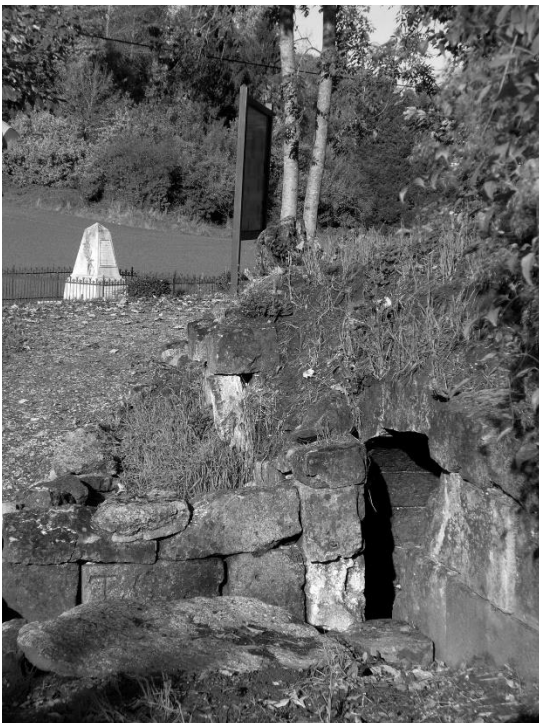
La première bataille de l'Aisne eut lieu du 13 au 20 septembre 1914, juste après la bataille de la Marne. À ce moment-là, la 1^{re} armée allemande a pris position sur la rive nord de l'Aisne après son repli. Elle bénéficie des hauteurs, en particulier le plateau de Confrécourt, vers les villages de Vingré et Nouvron.

Le samedi 12 septembre, le 238^e RI – régiment de réserve stéphanois – arrive à Ambleny, au pied des coteaux de la vallée de l’Aisne. Il suit les Allemands en retraite.

Dans la journée du 13 septembre, la division passe l’Aisne, non sans pertes, puis prend position à Fontenoy. Là, elle repousse une contre-attaque allemande. Le 14 septembre, le 238^e s’installe sur le plateau de Nouvron qui domine la vallée de l’Aisne. Ce plateau de Nouvron – ou Confrécourt – est très plat, dominé par une crête de moins de 10 mètres de dénivelé, la cote 150, que les Allemands occupèrent de septembre 1914 à mars 1917. Comme ses homologues de la 125^e brigade – dont le 238^e de Saint-Étienne – le 298^e RI de Roanne passe l’Aisne à Fontenoy le 12 septembre pour se retrancher sur le plateau de Confrécourt devant Vingré. Il y reste toute la fin de l’année 1914 et participe à des offensives meurtrières devant Nouvron, village « allemand ». Du 14 au 16 septembre, le 298^e attaque au nord-est de Vingré, ses pertes sont considérables. Parmi celles-ci, Jean Giraudoux, sergent à la 20^e compagnie, blessé à l’aine et à la jambe le 16 septembre en défendant une entrée de Vingré. Le JMO (journal des marches et des opérations) du 298^e RI raconte, pour la journée du 16 septembre :

[...] La progression sous le feu de l’artillerie et sous les balles est excessivement lente et cause de très grandes pertes principalement à la 20^e Cie qui, depuis la veille, est en première ligne et en terrain découvert. [...] Nos pertes de la journée sont les suivantes : Lieut Perrin, blessé, Lieut Simon, tué, et 250 hommes tués, blessés ou disparus.

Le 20 septembre 1914 marque la fin de la 1^{re} bataille de l’Aisne par une puissante attaque allemande d’Autrêches à Fontenoy. L’ennemi prend Vingré puis débouche sur Fontenoy et le Port. Quoique paraissant initialement désespérée, la réaction française repousse les Allemands. La défense de la ferme de Confrécourt, en particulier, prend un caractère héroïque. En ce qui concerne le 238^e, le JMO indique que les pertes sont de 17 officiers et 760 hommes du 6 au 11 septembre. Au 11 septembre, le 5^e bataillon compte 512 hommes, le 6^e 663. Au soir du 21 septembre, le régiment totalise seulement 6 officiers et 586 hommes !



**Cave des Fusillés (1^{er} plan)
et Monument des fusillés (arrière-plan) à Vingré**

Au moment où le front se fige, d’autres attaques sanglantes et inutiles se produisent sur le plateau de Confrécourt. C’est à l’occasion de l’une d’elles que le 298^e RI perd le 4 octobre le capitaine Joseph Déchelette, célèbre archéologue. Ce Roannais est blessé mortellement à l’âge de 62 ans en entraînant ses hommes sur le plateau de Berry. Deux mois après la mort de Déchelette, le 298^e connaît un drame inoubliable à Vingré. Le 4 décembre 1914, en effet, six soldats du 298^e sont fusillés ici. Il s’agit du caporal Floch, des soldats Blanchard, Durantet, Gay, Pettelet et Quinault. Deux d’entre eux étaient natifs d’Ambierle. Un officier leur fit endosser la responsabilité d’un repli qu’il avait lui-même ordonné. Ayant constaté des défaillances dès les premiers jours du conflit, le haut commandement préconisait la plus grande rigueur, quitte à faire des exemples en exécutant des « réfractaires ». Le haut commandement, en la personne du général de Villaret, appliqua à la lettre cette consigne. Après tirage au sort et procès expéditif, les six malheureux furent fusillés en lisière du petit village de Vingré. La Cour de cassation casse le jugement en 1921 et rétablit les familles des fusillés dans leur plein droit.

Le 24 avril 1916, le 16^e RI monte en secteur sur le plateau de Confrécourt. Il retrouve les lieux où ont tellement souffert les régiments de réserve en septembre 1914. Ses lignes passent entre les villages de Nouvron et Vingré. Un Stéphanois, Félix Clair, réalise d'intéressantes photographies des lieux alors qu'il sert dans cette unité. Le 16^e RI défend pendant cinq mois ce secteur de plus de 4 kilomètres de front et donne le nom de Vergnette à un boyau reliant la tranchée Lesieur à la 1^{re} parallèle : souvenir du sous-lieutenant Vergnette, tombé à Canny-sur-Matz fin 1914... Il a aujourd'hui « sa » rue à Saint-Étienne. De même, des positions prennent les noms d'*Ouvrage de Montbrison* et *Ouvrage de Saint-Étienne*. Pendant la guerre de position, le village de Vingré est à l'intérieur des lignes françaises, celui de Nouvron en zone allemande.

Les lieux aujourd'hui

De nos jours, l'ancien champ de bataille est encore bien présent. Certes, sur le plateau, les cultures ont effacé – sur quelques dizaines de centimètres ! – les réseaux de tranchées mais ces dernières sont toujours là, enfouies. Parfois, s'effondre le plafond d'une cagna... Par contre, dans les zones boisées, tout particulièrement sur les pentes, les traces du conflit sont bien souvent visibles. Ainsi, des réseaux de tranchées sont facilement décelables. Un peu en retrait de la ligne de front, les installations, plus conséquentes, sont beaucoup plus visibles. En effet, les soldats avaient utilisé intensément les flancs de plateau, aménageant de nombreux abris. Les abris les plus spectaculaires sont bien sûr les carrières. Celles de Confrécourt accueillirent les médecins et infirmiers du 216^e RI dès le 16 septembre 1914. À ce moment-là, on comptait près de 400 blessés couchés sur la paille dans la carrière de « l'hôpital » et plus de 300 dans la *creute* baptisée plus tard « Carrière du 1^{er} zouaves ». Dans ces abris qui nous semblent si vastes aujourd'hui, les Poilus ont laissé un riche patrimoine d'inscriptions, graffitis et sculptures. La carrière du 1^{er} zouaves est célèbre à cet égard. Des thèmes reviennent régulièrement : la femme, la religion, le patriotisme, la caricature, le patronyme, la commémoration, la signalétique régimentaire... Particulièrement émouvante, « la chapelle du père Doncoeur » arbore encore fièrement les attributs des 35^e RI et 298^e RI, ce dernier régiment de réserve du Roannais, celui des Fusillés de Vingré et de l'archéologue Déchelette. Aujourd'hui obstrué, l'escalier qui montait au champ de bataille, quelques mètres plus haut dans les tranchées du plateau, est particulièrement évocateur.

En surface, de multiples lieux sont autant de traces des combats. Les ruines de l'ancienne Ferme de Confrécourt sont encore imposantes. Les murs médiévaux arborent les stigmates des combats de 1914. À l'intérieur, les restes de dizaines de blessés ensevelis lors de l'effondrement de la toiture d'un bâtiment sont toujours là, quelques dizaines de centimètres sous les pieds des visiteurs. Près de la nouvelle Ferme de Confrécourt, la « tombe du cycliste » est un lieu de pèlerinage, en particulier pour cyclistes et cyclotouristes : le soldat Chipier – puisqu'il s'agit de lui – a une place à son nom dans sa ville natale, Rive-de-Gier. À Vingré, le monument des fusillés, la cave de leur dernière nuit comme le Cimetière Déchelette sont particulièrement émouvants. Autant de « lieux de mémoire » entretenus par des communes, des individus et, des associations dont celle que fonda Jean-Luc Pamart avec quelques passionnés.

L'association

Soissonnais 14-18 s'est donné plusieurs missions. Il s'agissait d'abord de sauver de l'oubli les sites et carrières du Soissonnais marqués par la guerre. À cette fin, il fallait motiver les propriétaires des sites pour les protéger. En parallèle, l'association a commencé à rassembler les témoignages écrits, oraux et photographiques du secteur. Enfin, il lui a fallu assurer la promotion de ce patrimoine à l'échelle locale puis à l'échelle nationale voire internationale.

Grâce au soutien de la direction régionale des Affaires culturelles, *Soissonnais 14-18* a dressé un inventaire complet d'environ 400 sites. Pour chaque lieu, une fiche est établie, mentionnant la situation exacte, la description des traces laissées par les soldats, les photos correspondantes et les récits historiques concernant le site. La zone d'inventaire – définie par la DRAC – s'étend de Soissons aux forêts de Compiègne et de Laigue et du nord au sud, de Blérancourt à Villers-Cotterêts. Cet inventaire s'enrichit en permanence de nouvelles découvertes. Les carrières souvent abandonnées recèlent des trésors qu'il a fallu préserver de l'érosion

naturelle comme du vandalisme. Une solution de préservation a été trouvée pour chaque site majeur, que ce soit une surveillance, une grille de protection, des travaux de restauration etc. L'entretien de ces lieux de mémoire a pu être réalisé grâce à des appuis extérieurs comme ceux de l'armée ou de jeunes scouts. La préservation de la mémoire est entretenue, elle, par la pose de plaques souvenirs ou l'entretien de monuments et de tombes. En 2001, l'association a fait poser sur les murs de diverses maisons de Vingré des reproductions des textes des dernières lettres des fusillés. Lorsque des corps de soldats sont retrouvés, *Soissonnais 14-18* tient systématiquement à les honorer. L'association compte plus de 400 adhérents. Les carrières de Confrécourt et le village de Nouvron-Vingré accueillent chaque année 5 000 visiteurs et 8 000 internautes consultent chaque mois son site. Souvent, les visiteurs – essentiellement français – sont évidemment des descendants des combattants. Parmi eux, nombreux sont les Ligériens. Enfin, l'association publie des ouvrages sur l'histoire locale pendant la Grande Guerre parmi lesquels le passionnant témoignage d'Émile Clermont – un nom connu des Stéphanois ! – en 1914, *Le passage de l'Aisne*.

L'association s'appuie essentiellement sur les cotisations – et travaux bénévoles ! – et sur des financements privés... avec parfois d'heureuses surprises. Il y a peu, le descendant d'un combattant mort pour la France à Confrécourt a légué à *Soissonnais 14-18* un appartement situé à Clermont-Ferrand. Ce legs a permis l'achat d'une maison au centre de Vic-sur-Aisne pour créer une « maison de la mémoire » autour de la Grande Guerre. Les riches archives de l'association pourraient y être stockées, des expositions pourraient s'y dérouler... Surtout, le visiteur – comme par exemple une classe de 1^{re} du lycée Saint-Paul-Forez de Montbrison au printemps 2018 – y est toujours accueilli avec chaleur et accompagné sur les lieux où souffrirent « nos » Poilus. Sur le Plateau, « le passé ne passe pas ! »

Bibliographie :

Pascal Chambon, *Le Poilu photographe, un Stéphanois dans les tranchées de Picardie*, Alan Sutton, 2009.

Pascal Chambon, *Le Soissonnais dans la Grande Guerre*, Alan Sutton, 2011.

Pascal Chambon, *Picardie, les cicatrices de la Grande Guerre*, Alan Sutton, 2015.

Émile Clermont, *Le Passage de l'Aisne*, 1921, réédition complétée, Soissonnais 14-18, 2002.

Jean-Luc Pamart, *Le paysan des poilus*, Éditions des Équateurs, 2004.



Jean-Luc Pamart dans une tranchée en forêt